

LE CRIME ET SON CHATIMENT

(Voir à partir du n° 1)

PREMIERE PARTIE

NI L'UNE NI L'AUTRE

Le juge d'instruction, au moment où parut le maître de forges, venait de mander Adrien et l'interrogeait déjà.

En voyant Révéron, le juge, qui ne le connaissait pas, voulut l'éloigner, mais quelques mots de M. Terral à son oreille l'en empêchèrent.

— Si vous m'en croyez, monsieur, disait le juge de paix, vous laisserez parler Adrien devant M. Révéron. Cela peut être utile. Vous saurez bientôt pourquoi. M. Révéron, il faut que je vous l'apprenne tout de suite, est le père de la jeune fille que vous venez de voir évanouie au salon.

M. de Montgérand fit un signe de tête pour dire qu'il consentait.

Le maître de forges resta donc.

Adrien, interrogé, fit le récit suivant :

— Mon maître est sorti dans la soirée, vers neuf heures, seul et à pied. Je ne sais pas où il allait. Il est resté dehors environ une heure. Pendant son absence, une dame est venue, que je n'ai pas reconnue tout d'abord à cause du voile épais derrière lequel était dissimulé son visage, mais je devinai à sa démarche que ce devait être...

Adrien hésita, le regard fixé sur Révéron.

— Continuez, dit M. de Montgérand.

— ...Que ce devait être une personne très chère à M. le marquis, et que j'avais vue souvent au château, accompagnée de son père...

Il s'arrêta encore, visiblement troublé par la présence du maître de forges, ému par le désespoir de Révéron, désespoir qui se lisait dans son attitude, dans sa prostration, son regard morne, sa lèvre pendante, sa tête baissée. Tout offrait, en ce pauvre honnête homme frappée, l'image de l'hébètement produit par une douleur énorme.

Il comprit pourtant l'hésitation d'Adrien et murmura, d'une voix étouffée :

— Vous pouvez tout dire, je sais tout.

Adrien reprit alors, plus sûr de lui :

— Cette jeune femme était mademoiselle Mathilde Révéron, la fille de monsieur, et la fiancée de M. le marquis... Je fus étonné d'une visite pareille, à pareille heure, mais je n'en laissai rien paraître... mademoiselle Révéron me demanda si M. le marquis était au château. Sur ma réponse que monsieur était absent pour le moment, mais ne tarderait sans doute point à rentrer, mademoiselle Révéron entra au salon où elle attendait monsieur...

— Cette jeune fille vous semblait-elle émue ?

— Troublée, oui... autant que j'ai pu voir... Sa voix tremblait un peu, en me parlant, mais cela ne peut rien avoir d'étrange, et je n'en augurai rien autre chose, si ce

n'est que mademoiselle Révéron savait très bien qu'elle s'exposait, en faisant cette démarche.

— Et après ?

— Ensuite, j'allai m'installer dans le vestibule, afin d'empêcher les gens de surprendre cette jeune fille et j'attendis monsieur, qui, du reste, rentra presque aussitôt. Je lui dis que mademoiselle Révéron se trouvait dans le grand salon, et monsieur parut aussi surpris que moi — mais en même temps fort charmé de cette nouvelle. Ce qui prouve, à mon avis, qu'il n'y avait entre eux aucun sujet de brouille...

— Continuez votre récit, monsieur Adrien, et épargnez-vous la peine de l'appuyer de vos réflexions. Nous saurons dégager nous-même l'observation qui résultera de ce que nous entendrons.

Le vieux bonhomme parut un peu attristé et mortifié, mais s'inclina poliment :

— Je prie monsieur le juge de me pardonner, dit-il avec beaucoup de bon sens ; je connaissais bien mon maître — que je n'ai pas quitté depuis son enfance — et je devinais, rien qu'en le regardant, lorsqu'il était de bonne ou de mauvaise humeur. Il me semble, quoi qu'en dise monsieur le juge, que cela ne peut être inutile de savoir quelle impression produisit sur monsieur le marquis cette visite de sa fiancée.

— Nous vous écoutons, monsieur Adrien, fit le juge plus doucement.

— Hélas ! j'ai fort peu de choses à ajouter. Monsieur le marquis se précipita au salon. J'attendis un peu, et ne le voyant point ressortir, jugeant qu'il n'avait pas besoin de moi, je quittai le vestibule.

— Que savez-vous encore ?

— Plus rien, monsieur. Une heure après, j'ai entendu des cris stridents ; je suis allé là d'où venaient les cris et j'ai trouvé mon maître...

Adrien s'arrêta, suffoqué, puis :

— ...Mon maître baigné dans son sang, avec une horrible blessure au cou, et, près de lui, mademoiselle Mathilde, dans un état à faire pitié, qui se tordait les mains et cherchait à le faire revenir à la vie...

— M. de Lesguilly avait-il reçu quelque visite dans le courant de la journée ?

— Monsieur avait chassé dans la matinée, était rentré vers midi, avait déjeuné de bon appétit, et vers deux heures avait reçu la visite de son notaire, M. Desbois, de Châtillon.

— Que venait faire M. Desbois ?

— Je l'ignore, M. Desbois lui-même pourra vous renseigner complètement à ce sujet. Cependant, je crois que le notaire de monsieur avait été chargé de réaliser une assez forte somme... Dans quel but ? Je l'ignore ; peut-être pour subvenir aux frais du voyage que monsieur se proposait de faire après son mariage... pendant la lune de miel...

— Sur quoi basez-vous cette supposition ?

— Pendant que le notaire était en train de causer avec monsieur, le ciel s'étant obscurci, monsieur me sonna pour me faire allumer les lampes et je vis très bien monsieur qui ramassait des liasses de billets de banque et les empilait, telles quelles, dans un portefeuille rouge.